

Jean-Marc Besse



# Habiter

*Un monde à mon image*

Flammarion

Extrait de la publication

**[Sens propre]** *La vie nous éloigne de la philosophie, elle nous rapproche de la sagesse. Les auteurs refont ici le même chemin, à partir d'expériences concrètes que tous peuvent partager. Le sens qui apparaît au cœur de ces pratiques, nous nous l'approprions. C'est le sens propre de notre vie.*

Chacun cherche sa maison, la base à partir de laquelle il lui devient possible d'exister. On habite aussi les rues, les villes et les paysages. Tous ces lieux et ces espaces ont leur qualité propre, leur mémoire. Mais habiter, c'est également laisser des marques sur le sol, dessiner des surfaces, transformer la terre en une vaste demeure.

Il y a plusieurs manières d'habiter : *entendre* son voisin, ce n'est pas forcément *s'entendre* avec lui ; déménager, ce n'est pas être en exil ni partir en vacances. Faisons-nous la différence entre une demeure habitée et une maison hantée ? Il faut donc raconter ces tables et ces lits, ces expériences concrètes, ces chemins où les hommes marchent et vivent.

Variations philosophiques et littéraires sur nos façons d'être et de nous sentir en un lieu, ce livre est un traité du savoir habiter – et donc un savoir-vivre.

**Jean-Marc Besse**, philosophe et historien, est directeur de recherche au CNRS et co-directeur de la revue *Les Carnets du paysage*. Il a notamment publié *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie (2000)*, *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas (2003)*, *Le Goût du monde. Exercices de paysage (2009)*.

**Habiter**

#### DU MÊME AUTEUR

*Essonne naturelle et sensible*, avec Catherine Chevallier et Anne Gallet, Mèze (Hérault), Biotope, 2009.

*Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Arles et Versailles, Actes Sud et École nationale supérieure du paysage, « Paysage », 2009.

*Précis de philosophie*, avec Anne Boissière, Paris, Nathan, « Repères pratiques », 2004.

*Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, « Sociétés, espaces, temps », 2004.

*Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*, Paris, Desclée de Brouwer, « Arts et esthétique », 2003.

*Voir la Terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Arles et Versailles, Actes Sud et École nationale supérieure du paysage, « Paysage », 2000.

Jean-Marc Besse

# Habiter

*Un monde à mon image*

Flammarion

« Sens propre »  
Collection dirigée par Benoît Chantre

Guillaume le Blanc, *Courir. Méditations physiques*  
Vincent Delecroix, *Chanter. Reprendre la parole*  
Jean-Claude Monod, *Écrire. À l'heure du tout-message*  
Gilles A. Tiberghien, *Aimer. Une histoire sans fin*  
Frédéric Worms, *Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources*

## *Introduction*

Les humains (et peut-être quelques autres êtres vivants) existent en habitant l'espace, tout l'espace, du plus proche au plus lointain, en le sillonnant de toutes parts, en le transformant, en l'orientant et en l'organisant, en s'y installant de diverses manières, légères ou brutales, éphémères ou permanentes, en le détruisant aussi... Mais également en s'y tenant debout, couchés, marchant, dansant ou immobiles, corps ouverts, corps sensibles, corps imprégnés des odeurs et des lumières des jours. Et de même en le dessinant, en le photographiant, en y projetant leurs désirs, leurs croyances, leurs goûts et leurs dégoûts, en le recouvrant de leurs rêves et de leurs images. Interroger l'habiter, c'est interroger ce qu'il en est pour les hommes de leur monde, du monde qu'ils ont édifié au cœur de l'espace et du temps, dans lequel ils ont ordonné leurs existences individuelles et collectives, mais aussi dans lequel, tout simplement, ils vivent.

Il faut « parler toujours en géographe », a écrit Gilles Deleuze <sup>1</sup>. Une des convictions qui animent ce livre est, effectivement, qu'habiter est principalement une question géographique. Habiter n'est pas d'abord une question d'architecture ou d'urbanisme, ni, plus généralement, de construction. Habiter est une géographie. L'architecture rencontre la question de l'habiter lorsqu'elle rencontre la géographie.

Il n'est pas nécessaire de rappeler, à cet égard, qu'il existe de nombreux habitats « sans architecture », si l'on peut dire. Il est utile, en outre, de souligner que le vocabulaire de la maison est social, moral et politique, avant d'aborder les questions de construction. La maison est un concept qui permet de penser l'unité dans le temps et dans l'espace d'un ensemble d'activités pratiques très diverses, à la fois sur le plan technique (bâtir sans doute, mais aussi entretenir, réparer, cultiver, conserver, réemployer, etc.) et sur le plan humain (vivre avec les autres, avoir des repas en commun, dormir, mais aussi faire couple et le défaire, avoir des enfants, les élever, leur transmettre un langage, une culture, des valeurs, mourir, etc.). Habiter recouvre un vaste ensemble d'activités et d'expériences qui dépassent de loin, dans leurs contenus et leurs échelles, le domaine de l'architecture, du moins si l'on restreint cette dernière à la seule conception et à l'édification des bâtiments. Habiter, c'est un

---

1. Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 159.



destin collectif et une expérience individuelle qui renvoient au bout du compte à l'organisation, parfois conflictuelle, de la vie, c'est-à-dire à la définition d'un temps, à la mesure d'un espace et à leur orientation générale. Les architectes peuvent, bien sûr, se sentir concernés par ces questions. Ils peuvent reconnaître leur rôle, voire leur responsabilité, dans le dessin des espaces de l'habiter, dans l'ordonnancement et l'apparence des habitats et, par là, dans ceux des manières d'habiter. Ils peuvent s'interroger sur le bien-être des habitants qui vivent et se vivent au sein des espaces qu'ils projettent et produisent. Autrement dit : il y a un sens humain de l'architecture, qui précède l'architecture, et dont celle-ci peut se faire le prolongement et l'expression (ce n'est pas toujours le cas). Mais ce sens humain, c'est au niveau d'une réflexion sur l'habiter, ses formes et ses contenus, qu'il apparaît d'abord.

Certes, chacun cherche sa maison, son lieu où être, la *base* – selon le mot d'Emmanuel Levinas –, à laquelle il peut confier son sommeil et à partir de laquelle il lui devient possible d'être dans le monde. Mais on habite aussi les seuils, les rues, les villes, les paysages. On habite aussi dehors et dans une suite incessante de passages, de l'intérieur vers l'extérieur et de l'extérieur vers l'intérieur. Tous ces lieux dans lesquels nous nous trouvons ont leur qualité propre, leur profondeur particulière, leur résonance en nous, leur mémoire. Tous portent aussi bien des rêves et des désirs que des désespoirs et des abandons. On

aimerait décrire ces lieux et les histoires humaines qui s'y inscrivent et s'y tissent. On aimerait observer et raconter ces tables et ces lits, ces chambres provisoires ou définitives, ces cuisines, ces jardins, ces chemins aussi où les hommes marchent et s'arrêtent, parfois se battent, et font bien plus que simplement se loger ou s'abriter. On aimerait également aller plus loin, et suivre l'habiter dans ses différentes échelles, suivre l'habiter pour ainsi dire dans ses campagnes et sur les routes, là où il laisse ses marques sur le sol, ses empreintes dans les paysages. Car habiter, c'est tracer des lignes et dessiner des surfaces, c'est écrire sur la terre, parfois en puissants caractères, et y laisser des images. On appellera cela *géographie*. Et ce n'est rien d'autre que transformer la surface de la Terre en une sorte de grande demeure, en un intérieur universel.

Habiter, ce n'est pas seulement être quelque part, c'est y être d'une certaine manière et pendant un certain temps. Nous sommes *habitant*, au participe présent, dans nos activités quotidiennes ou exceptionnelles, nos gestes, nos habitudes, nos façons différentes d'être présents à l'espace et de nous y conduire, voire de nous laisser imprégner par les lieux dans lesquels nous nous tenons régulièrement. Le verbe habiter s'incarne dans des « modes de vie », mais aussi peut-être dans des « moments de vie ».

Et il y a certes bien des manières d'être habitant sur la Terre : sédentaire ou nomade, bien entendu, mais ce sont là des catégories d'analyse trop générales

encore. Il faudrait observer plus finement les façons dont, les uns et les autres, nous créons et disposons nos abris, nos refuges, nos cabanes, nos coins, et les façons dont nous nous y retirons comme sous notre toit, dans une sorte de volonté de ralentissement ou de retour à l'immobilité qui nous paraît nécessaire à la possibilité d'une respiration. Retour vers un chez-soi et recherche d'un toit, pour reprendre son souffle, et repartir plus loin. De même, il faudrait observer plus délicatement des mobilités à la fois banales dans leur expression et massives par le nombre de personnes qu'elles concernent : par exemple, les déménagements, les vacances, les exils contraints ou non, toute une série de migrations qui, chacune en son genre, posent la question de la possibilité d'habiter de manière temporaire ou définitive. Il faudrait décrire avec attention les durées et les rythmes du séjour humain sur la Terre, au-delà des lieux et des espaces dans lesquels ce séjour prend forme. Que signifient très concrètement ces gestes ou ces moments apparemment banals, mais en réalité si hautement significatifs que sont : flâner en ville, s'asseoir sur un banc ou à une terrasse de café avec des amis, se rendre au marché, se promener à la campagne, décorer l'appartement, préparer le repas ?

Ce livre n'est pas un traité systématique de l'habiter, encore moins l'exposé d'une théorie. Il a été conçu comme une déambulation autour de quelques lieux plus ou moins vastes, de quelques situations plus

ou moins banales et de quelques gestes qui m'ont paru révélateurs. Chacun de ces points d'arrêt peut être considéré comme une image diffractée et fragmentaire du mot *habiter* et le lecteur peut décider de passer sans ordre véritable d'un de ces points à l'autre. Mais, dans ces images, c'est un savoir habiter que j'ai cherché à interroger, un savoir-être-habitant. Autrement dit : un savoir-vivre.

## *Art ménager*

Habiter est un travail des mains. C'est un art ménager. Le mot *ménage* dérive, nous disent les dictionnaires, du verbe *manoir*, qui signifie *demeurer*, et qui lui-même renvoie à la *mansio*, la « maison ». Faire son ménage, c'est soigner sa maison, c'est l'entretenir.

\*  
\* \*

Il y a quelques années encore on pouvait voir dans certaines petites villes du Nord de la France, le vendredi ou le samedi matin, de vieilles dames, revêtues de leur blouse colorée, laver à grande eau le trottoir devant leur maison. Il s'agissait de faire vite, car le dimanche on recevait la famille. Il s'agissait de faire bien, car il fallait montrer que l'on savait tenir sa maison. On ne lavait pas uniquement le trottoir d'ailleurs, c'était toute la maison qui devait être ainsi traitée. Chaque semaine, voire tous les jours, une sorte de rituel de propreté s'accomplissait.

\*  
\* \*

Le ménage n'a pas bonne presse. Il est généralement identifié, à juste titre, avec l'aliénation de la condition féminine, avec l'oppression que subissent les femmes dans la société en général et dans leur foyer.

La *Pravda* du 25 septembre 1919 rapporte un discours prononcé par Lénine à la conférence des Ouvrières sans-parti de Moscou quelques jours auparavant. La position du leader révolutionnaire est claire :

La femme a beau jouir de tous les droits, elle n'en reste pas moins opprimée en fait, parce que sur elle pèsent tous les soins du ménage. Le travail du ménage est généralement le moins productif, le plus barbare et le plus pénible de tous ; il est des plus mesquins et n'a rien qui puisse contribuer au développement de la femme.

La femme, ajoute le chef révolutionnaire, doit être « libérée de ce travail mesquin, abrutissant et stérile ». L'égalité « complète », nécessaire à la « réalisation intégrale du socialisme », implique cette libération.

Ce qu'envisage Lénine, c'est que la femme puisse s'affranchir de sa « condition d'esclave domestique » en entrant dans le monde de la production :

Pour qu'elle soit réellement émancipée, pour qu'elle soit vraiment l'égale de l'homme, il faut qu'elle parti-

cipe au travail productif commun et que le ménage privé n'existe plus. Alors seulement, elle sera au même niveau que l'homme.

Des « institutions modèles, des restaurants, des crèches », prenant en charge la préparation des repas, l'éducation des enfants et plus généralement les aspects de la vie qui auparavant relevaient du domaine privé, rendront possible cette émancipation. La libération des femmes passe par un changement de l'échelle de leur existence et de la nature du travail qu'elles effectuent.

À l'optimisme révolutionnaire du chef communiste, on peut cependant opposer la dure réalité de l'expérience historique : les femmes ont-elles été vraiment libérées du ménage au XX<sup>e</sup> siècle, même lorsqu'elles entraient à l'usine ou au bureau ? Ne pourrait-on pas parler plutôt des doubles journées de travail ? Sur un autre plan, ne pourrait-on pas parler aussi de la condition des salariées précaires, femmes de ménage sous-payées et exploitées ? Ne pourrait-on pas évoquer aussi le grand marché mondial des emplois domestiques, si proche de l'esclavage parfois ?

\*  
\* \*

Mais il n'est pas nécessaire de se situer au niveau des analyses politiques et sociales pour reconnaître que, le plus souvent, on porte un jugement négatif

sur les activités domestiques. Le ménage, a priori et tout simplement, n'est pas socialement considéré comme une activité noble, élevée. Ce n'est pas créatif. On n'y « fabrique » rien. C'est une occupation sans véritable objet. On ne fait rien d'autre que ranger ou nettoyer. Et en plus on doit toujours recommencer. C'est une contrainte plus qu'autre chose. C'est même plutôt pénible parfois d'avoir à le faire ou à y penser, alors qu'on rentre d'une journée de « vrai » travail. On préférerait occuper son temps libre à des choses plus gratifiantes, plus enrichissantes, plus nourrissantes. Mais c'est une sorte de mal nécessaire. Donc on le fait, ou on le fait faire, en essayant d'aller au plus vite, pour s'en libérer et pouvoir s'engager ensuite dans des activités plus intéressantes, plus sérieuses ou plus amusantes.

\*  
\* \*

Il ne s'agit pas ici de nier les déterminations sociales et culturelles du travail domestique, ni de méconnaître la puissance historique de la division des genres sexuels qui a structuré de manière inégale l'organisation des activités ménagères. Je n'aborderai pas non plus le point de savoir si le ménage est une activité dont les fondements sont anthropologiques, qui mettrait en jeu les questions fondamentales du propre et du sale, c'est-à-dire quelques données essentielles des manières d'habiter.



Je voudrais avant tout souligner une question, qui est celle de l'échelle que l'on adopte pour parler du ménage et des activités domestiques, et cela indépendamment de l'assignation sociale, sexuelle ou non, de ces activités. Dit autrement : l'art d'habiter, qui s'exprime aussi sous la forme des pratiques ménagères et, au fond, de la quotidienneté d'un certain nombre de tâches à accomplir, à quelle échelle doit-on l'appréhender si l'on veut en saisir quelque chose comme une positivité, sinon une créativité ?

\*  
\* \*

Abordons le problème autrement : concrètement, à quoi correspond l'expression « faire le ménage » ? À un ensemble d'activités quotidiennes ou quasi quotidiennes, qui concernent le lieu de vie (et/ou de travail) et les objets qu'il contient. Faire le ménage, cela met en jeu un certain type d'articulation du temps et des lieux, ainsi qu'une certaine manière de faire avec les choses qui nous entourent. C'est épousseter, laver, frotter, nettoyer, balayer, vider, ranger : c'est, de manière générale, faire place nette, remettre en place, c'est pour ainsi dire rétablir un ordre là où un certain désordre avait envahi les lieux, comme s'il s'agissait de réunir de nouvelles conditions pour que quelque chose puisse, précisément, avoir lieu. Autrement dit, faire le ménage, c'est dégager de l'espace, c'est une activité quotidienne ou presque qui consiste

à ouvrir ou rouvrir un espace propre pour la vie jour après jour.

Benoît Goetz a parfaitement raison de rappeler, dans son commentaire de l'*Économique* de Xénophon, que la maison est le « lieu des choses » :

On n'habite pas sans *quelques choses*. Nommons ainsi meubles et équipement en tout genre, objets d'art et bibelots. Le rapport aux choses détermine une manière d'habiter. Ainsi, l'économie domestique avant de concerner l'augmentation de la richesse et des possessions, va concerner l'ordonnement des choses et des personnes. Toute maison est un arrangement<sup>1</sup>.

Il faut prendre ce mot *arrangement* à la fois dans son sens spatial et dans son sens transactionnel : d'une part on dispose un espace pour la vie quotidienne, en rangeant et en ordonnant les choses avec lesquelles on a affaire tous les jours ou presque de notre vie, mais d'autre part on s'arrange avec ces choses, on transige avec elles. On s'accommode des choses en même temps qu'on se les accommode, dans une sorte de transaction perpétuelle entre elles et nous pour créer et entretenir le lieu propre de notre vie commune.

Le propre, c'est ce qui est d'aspect convenable, ce qui est bien arrangé, ce qui est ordonné, et, partant, qui a une certaine dignité et une certaine aptitude. Ce qui a été rendu propre est redevenu « propre à » :

---

1. Benoît Goetz, *Théorie des maisons*, Paris, Verdier, 2011, p. 109.

toute une économie morale s'articule ici à la volonté esthétique d'obtenir une belle apparence et un ordre des choses de notre entourage : ce dont l'hygiénisme a su profiter.

\*  
\* \*

Essayons cependant de déterminer plus précisément le type de temporalité développée dans les activités ménagères. Nul besoin d'être un grand lecteur de la *Condition de l'homme moderne*, de Hannah Arendt, sur ce point, pour comprendre que le ménage répond apparemment moins aux catégories générales de l'œuvre et de l'action qu'à celles du travail. Ce qui caractérise en effet le travail selon Arendt, qui prolonge ici Aristote et les Anciens, c'est sa nature servile, et plus précisément, ce qu'il traduit comme asservissement des humains aux nécessités (biologiques) de la vie. Travailler, c'est produire des objets nécessaires à la vie. Mais des objets fabriqués qui sont aussitôt consommés. Détruits, ils disparaissent : le travail effectué pour les réaliser ne laisse pas de traces durables. Nous sommes dans un univers à la fois éphémère et cyclique, celui qui lie les humains aux nécessités vitales de leur propre subsistance en tant qu'espèce vivante. Ce n'est pas encore un monde habité. Il faudrait pour cela que des objets échappent à leur consommation immédiate, qu'ils sortent du cycle

production/destruction, qu'ils soient non pas consommés, mais « utilisés et habités <sup>1</sup> ». Bref, un monde durable apparaîtra là où, auparavant, il n'y avait que la vie et son mouvement cyclique.

Les activités ménagères, par analogie, entreraient dans la catégorie générale du travail, au sens que décrit Arendt. Elles se caractérisent en effet, précisément, par leur aspect cyclique et par la non-durabilité de leurs conséquences. Le ménage est toujours à refaire, comme la vie nue. Ce serait peut-être cette dimension circulaire, répétitive, qui justifierait alors tous les jugements négatifs qu'on développe à son propos, sur l'espèce de servitude naturelle qui s'exprime dans cette activité. Le ménage est, en un sens, une activité vraiment insensée, non ? Aussitôt fini qu'il faut recommencer ! Toujours recommencer.

Or, un monde au sens fort de ce terme, c'est-à-dire un monde que l'on habite et qui nous est familier, notre monde, implique quelque chose comme une réalité et une solidité, autrement dit une espèce de permanence ou au moins une durabilité. Et cela suppose, comme le dit Hannah Arendt, que nous soyons « environnés de choses plus durables que l'activité qui les a produites, plus durables même, en puissance, que la vie de leurs auteurs <sup>2</sup> ». Il n'y a pas de monde habité sans une certaine persistance de ce monde,

---

1. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 107.

2. *Ibid.*, p. 108.

c'est-à-dire sans *objets qui durent* : des œuvres qui restent, une histoire qui se prolonge au-delà de ma disparition, un temps qui s'accumule plus ou moins droitement. Habiter un monde, ce n'est pas vivre simplement, mais pouvoir insérer la vie dans un système de choses stables et qui durent, et c'est pouvoir la comprendre par rapport à un ensemble d'œuvres pleines de sens. Ce monde que nous habitons et dans lequel nous ne nous contentons pas de vivre seulement, appelons cela : une maison.

\*  
\* \*

Paradoxalement, c'est peut-être ce souci de faire persister ou de rendre possible un monde, qui va légitimer le ménage, et lui donner l'apparence d'une activité justifiable. On vient de le voir : il n'y a pas de monde sans objets qui subsistent, sans une certaine forme de permanence dans l'environnement matériel. Demeurer, c'est durer, mais cette durée n'est pas naturelle, car ce qui est naturel, au contraire, c'est l'usure, la disparition, et le remplacement. Ce qui est naturel, c'est le cycle du temps. Durer, c'est résister à l'usure. C'est conserver l'objet après l'usage. C'est entretenir pour que cela ne disparaisse pas. Habiter, c'est entretenir les lieux. On ne parvient pas à habiter les lieux si l'on n'arrive pas à les maintenir en bon état. Habiter est aussi une question de maintien. Maintenir signifie tenir à la main. Mais aussi tenir fermement.

\*  
\* \*

L'entretien, c'est une certaine manière de faire de la place pour faire du temps. Entre les hommes, et entre les hommes et les choses dont ils s'entourent. C'est une forme d'action dont on doit faire apparaître la portée spécifique du point de vue de la temporalité.

J'entre dans une conversation avec un ami au sujet d'une question qui nous est commune. Nous entretenons la conversation parce que nous échangeons des arguments, des anecdotes, des images. Lorsque le fil semble se distendre, l'un de nous relance l'intérêt en proposant une idée nouvelle. Bref : nous entretenons la conversation comme un feu commun que nous alimentons par le soin même avec lequel nous essayons de faire tenir ensemble nos opinions. C'est un temps humain que j'essaie ici de décrire, le temps d'une élaboration commune, mais toujours singulière : celle de la conversation présente, justement.

Autre chose : s'entretenir, c'est s'efforcer patiemment de faire tenir ensemble, de maintenir une espèce d'unité entre deux êtres différents qui se parlent, par l'intermédiaire d'une succession d'attentions de part et d'autre. La conversation ne tient pas toute seule, elle a besoin d'être entretenue. Elle a besoin d'être pour ainsi dire portée par les interlocuteurs. Sans élan commun, c'est-à-dire sans patience ni écoute, sans volonté de s'adresser à autrui y compris dans l'écoute, la parole s'évanouit et se perd. Le temps de

la parole échangée repose sur une commune volonté de l'entretenir.

\*  
\* \*

Mais qu'en est-il alors de l'entretien des choses et de moi-même ? Avec les choses et avec moi-même ? Puis-je appliquer cette notion d'une conversation qui s'entretient par le souci que j'ai de la maintenir – comme un feu –, aux rapports que j'entretiens avec les choses et avec moi-même ? Que signifie ici ce modèle de l'entretien, lorsque je l'envisage dans la perspective d'une réflexion sur les différents types de l'activité humaine dans le monde ?

Dans *Par-delà nature et culture*, Philippe Descola a souligné la tendance de la pensée moderne à « privilégier la production comme l'élément déterminant des conditions matérielles de la vie sociale, comme la voie principale permettant aux humains de transformer la nature et, ce faisant, de se transformer eux-mêmes<sup>1</sup> ». Mais ce paradigme de l'action humaine comme production (des choses et de soi-même), paradigme qui d'ailleurs n'est pas spécialement hégélien ou marxiste puisqu'il renvoie finalement à la fois au modèle biblique de l'action comme création et au modèle démiurgique de l'action comme fabrication,

---

1. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 440.

Philippe Descola montre qu'il n'est pas universel, et qu'il ne s'applique que très imparfaitement non seulement aux sociétés amazoniennes de chasseurs-cueilleurs, mais aussi à la manière dont de grandes civilisations non occidentales, comme la Chine, ont pensé l'engendrement des choses et les relations entre les hommes et les choses.

Dans une page très éclairante, Philippe Descola insiste sur le fait que pour les Achuar, par exemple, « il n'y aurait guère de sens à parler de "production agricole" ou de "production cynégétique", comme si ces activités avaient pour but de faire exister un produit consommable qui serait ontologiquement dissocié du matériau dont il est issu [...]. Les femmes achuar ne "produisent" pas les plantes qu'elles cultivent : elles ont avec elles un commerce de personne à personne, s'adressant à chacune pour toucher son âme et ainsi se la concilier, favoriser sa croissance et l'aider dans les écueils de la vie, tout comme le fait une mère avec ses enfants<sup>1</sup>. » Le modèle de la production ou de la fabrication ne permet pas de décrire dans sa spécificité ce type d'action morale, qui relève, précisément, de l'entretien.

Il ne s'agit pas ici de promouvoir ni de généraliser une lecture animiste de l'action. On peut, cependant, s'appuyer sur cette analyse de Philippe Descola pour réfléchir plus attentivement aux paradigmes qui structurent inconsciemment nos manières de penser

---

1. *Ibid.*, p. 443.



l'action humaine dans le monde. Toute action n'est pas création, production, ou fabrication. Autrement dit, toutes les actions ne consistent pas à produire des objets par transformation de la matière en fonction d'un modèle préétabli ou d'une forme prototypique. Il y a d'autres façons de penser l'action, d'autres manières d'agir : entretenir est l'une de ces manières. Que signifie alors l'entretien, comme manière d'agir avec les choses et les êtres ? Quelle est la portée humaine de ce type d'activité ?

\*  
\* \*

Depuis 1969, l'artiste américaine Mierle Laderman Ukeles développe une œuvre autour et à partir du concept d'entretien (*maintenance*), dans le cadre d'une démarche qui, partant d'une interrogation domestique, s'est élargie aux problématiques de la préservation de l'espace public et de l'environnement. Son action artistique, appuyée par une affirmation de type féministe, s'est manifestée dans divers projets dont l'enjeu est au bout du compte la remise en cause des frontières entre l'art et la vie quotidienne, d'une part, et l'engagement pour la durabilité écologique, d'autre part.

Dans le *Manifeste pour un art de l'entretien (Manifesto for Maintenance Art)* qu'elle rédige en 1969, après la naissance de son premier enfant, Mierle Laderman Ukeles revendique la liaison entre sa vie privée et son activité artistique. L'art peut et doit s'emparer du



N° d'édition : L.01EHBN000541.N001  
Dépôt légal : octobre 2013